

XYZ. La revue de la nouvelle



Les boîtes vides

Moïse Piuze

Numéro 109, printemps 2012

Foutaises : de l'importance de ce qui est vain

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/65918ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Piuze, M. (2012). Les boîtes vides. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (109), 20–24.

Les boîtes vides

Moïse Piuze

J E LISAIS *Un tueur sous la pluie* de Raymond Chandler quand Ève me demanda d'aller chercher des boîtes de carton vides pour le déménagement.

Je crois que j'étais content de déménager à Montréal. Même si vivre à Rawdon n'avait pas été si pénible que ça.

Je me demandais ce que je ressentais vraiment par rapport à mon déménagement. Comment pouvais-je être sûr et certain que ce n'était pas de la foutaise ce sentiment de bien-être que j'éprouvais à l'idée de changer d'appartement ? Que ce sentiment n'était pas dû au sandwich que j'avais mangé un peu plus tôt ou encore au livre que j'étais en train de lire ?

Ça aurait été facile de spéculer sur le fait que ma déprime était en sursis, mais étais-je réellement heureux pour autant ? Et si je l'étais, pourquoi l'étais-je exactement ?

Il ne faisait même pas soleil. Pour tout dire, ça sentait la pluie. Le ciel était gris et bas, rempli de gros nuages lourds. En longeant la rivière Ouareau, je m'étais demandé pourquoi j'avais refermé mon livre si rapidement, moi qui n'aime pas qu'on me dérange lorsque je lis. D'autant plus que je lisais un polar. J'avais sauté du divan et m'étais empressé de répondre à la demande de ma copine, comme si aller chercher des boîtes de carton vides était excitant !

Dans le stationnement du supermarché, je faillis cogner ma voiture contre le pare-chocs d'une vieille camionnette qui reculait. Après avoir freiné rapidement, je reculai à mon tour pour laisser passer le conducteur ou la conductrice ; je n'avais pas discerné le visage sous la casquette. D'un doigt accusateur, je donnai quelques coups en direction de la camionnette.

Mais cette personne avait-elle seulement remarqué ma voiture ? Il fallait qu'elle soit myope ou inattentive, ou bien soûle, pour reculer de la sorte.

Je me dirigeais vers l'entrée du supermarché en faisant tourner mes clés autour de mon doigt lorsque j'entendis quelqu'un

crier « Loïc ! » derrière moi. En me retournant, je reconnus un élève d'une des écoles secondaires où j'avais fait de la suppléance cette année-là. Je dis : « Hey, salut ! Tu travailles ici ? » Il me regarda avec des yeux qui semblaient dire : « D'après toi, si j'ai le costume aux couleurs du supermarché et que je pousse un carrosse dans le stationnement, c'est fort probablement parce que j'y travaille, non ? » Mais il dit plutôt : « Ben oui, ça fait un mois. On te voit plus tellement à l'école ces temps-ci. Qu'est-ce qui t'arrive ? » Et il répéta mon nom : « Loïc ! »

Je ne me rappelais plus du sien. Avec tous les élèves que je voyais, ma mémoire ne pouvait pas enregistrer tous les noms. Je me rappelais cependant qu'il m'était arrivé de le croiser dans les corridors de l'école et qu'à chaque fois, il criait « Loïc ! » en me saluant de la main. Mais son nom m'échappait. J'en faisais bien tourner quelques-uns dans mon cerveau, aucun ne se distinguait des autres.

Je lui dis : « Je travaille encore mais plus tellement à ton école. »

C'était complètement faux. Je ne travaillais plus du tout : chômage total. Je déménageais pour essayer de repartir sur de nouvelles bases. Dans quel domaine ? J'en savais trop rien. J'avais un certificat en littérature, un en histoire de l'art et un en psychologie, ce qui m'avait permis de travailler comme substitut de vrais enseignants en congé de maladie durant deux ans. Ces deux années de suppléance à temps plein m'avaient lessivé. J'étais écœuré de combler des chaises vides, de lire des textes pédagogiques d'une platitude sans fond en essayant d'intéresser des morons prétentieux. Mais surtout, je n'étais plus capable de m'entendre quémander le silence dans ce rôle de bouche-trou. En deux mots : je me sentais FRUSTRÉ et MINABLE.

Je poursuivis :

« Et toi, comment était ta dernière année au secondaire ? Pas trop triste de partir j'imagine ?

— Ha ben... non, moi, j'ai pas fini. Il me reste encore une année.

— Ha... Je croyais que t'étais en secondaire cinq.

— Non, non, je suis en secondaire quatre. »

Nous avions franchi les portes d'entrée du supermarché et nous nous dirigeons vers les caisses enregistreuses. Pourquoi avais-je pensé qu'il était en secondaire cinq ? C'était probablement aussi gênant pour lui que pour moi. Il pouvait même croire que je le prenais pour un autre élève, car en plus de ne pas me souvenir de son nom, je ne me souvenais pas en quelle année il était.

L'adolescent salua un client et prit un sac pour le remplir tandis que je continuais de marcher vers les boîtes de carton vides.

Avais-je le droit de prendre ces boîtes ? Les emballeurs en avaient-ils besoin ? Je criai à mon élève : « Hey ! » mais il discutait avec un autre client et il n'entendit pas mon cri. Avec les BIPS BIPS des caisses enregistreuses et le bavardage des caissières, il fallait crier plus fort pour qu'il m'entende.

Alors je criai de nouveau, mais avec plus de volume : « HEEEEYY ! » si bien que toute la rangée de caissières et tous les clients se tournèrent vers moi. Tout comme le jeune.

En pointant les boîtes, je balbutiai :

« Est-ce que je peux prendre ces boîtes de carton vides ? »

— Pas de problème, Loïc, me répondit-il, sont là pour ça. »

Je pris donc autant de boîtes que mes bras pouvaient en tenir, me demandant si je l'avais insulté en l'appelant « hey ». Je n'aurais peut-être pas dû crier si fort. Les gens avaient dû se dire : « Quel frais chié ! Y s'prend pour qui ? » Trop tard. L'important était que j'aie mes boîtes de carton vides.

Comme j'avais les mains pleines, à défaut de lui donner une claque dans le dos pour le remercier, je lui donnai un coup avec l'une des boîtes. Mais à la hauteur à laquelle je les tenais, je le frappai sur les fesses. Il se tourna d'un bond, une main sur le derrière, et me regarda avec un drôle d'air.

Une fois les boîtes dans la valise, je démarrai et sortis du stationnement. Des ouvriers posaient de la tôle sur le clocher de l'église anglicane en face du supermarché. Je me disais que ces hommes couraient un grave danger, car si l'orage venait à éclater et que les éclairs choisissaient précisément ce clocher

pour décharger, ils grilleraient comme des mouches sur une lampe à ultraviolet.

J'attendais au feu rouge en me demandant si ça n'avait pas été déplacé de ma part de frapper les fesses du jeune avec la boîte de carton. Qu'est-ce qu'il avait bien pu penser de ce geste ? Que j'étais pédé ?

Ève finissait de laver la vaisselle lorsque je rentrai dans la maison les bras chargés de boîtes. Elle me demanda avec un large sourire : « T'en as trouvé ? » Je lançai les boîtes sur le plancher et répondis avec une pointe de mépris : « Ben OUI... j'en ai TROUVÉ ! » Mais elle ne releva pas le sarcasme et descendit plutôt au sous-sol, une boîte dans chaque main.

Je commençai alors à m'en vouloir en me disant que je l'avais sûrement froissée. Elle devait penser que je l'avais trouvée stupide, ou bien qu'elle me tapait sur les nerfs.

Je descendis donc au sous-sol en me concoctant une formule pour m'excuser. Mais quand Ève me vit arriver, elle me dit doucement : « Mais non, Loïc, t'as pas à venir m'aider. Fais-toi-en pas pour ça, je m'occupe de tout. Garde plutôt tes énergies pour le déménagement. C'est là que tu vas être le plus utile avec tes gros bras. »

C'est à ce moment-là que tout m'est apparu comme une évidence : je n'étais pas heureux de déménager, pas déprimé non plus. Je crois que j'étais juste las. Las d'essayer de prévoir les coups. Las de me poser des questions niaiseuses qui ne menaient à rien, sinon à me faire du mauvais sang pour des conneries ou à m'en faire pour les autres. Les autres voulaient probablement juste que je leur foute la paix. Que je fasse comme si de rien n'était. Que je la joue profil bas. Que je prenne mon trou et que j'arrête de chercher à savoir ce qui était incompréhensible de toute façon. Il fallait que je me fasse une raison une bonne fois pour toutes : que ce soit à Rawdon ou à Montréal, comme suppléant ou dans quelque autre métier, et même si cette paranoïa semblait plus forte que moi, je devais coûte que coûte me répéter, encore et encore, pour cesser de jongler avec ces idées : « Tout ça, c'est de la grosse foutaise, Loïc ! »

Je reculai et accotai mon dos en sueur contre le mur de l'escalier. Je sentais mon cœur battre très fort. Mes doigts picotaient. J'avais l'impression que mon champ de vision s'était soudain rétréci et que je regardais Ève remplir des boîtes à travers une lentille télescopique. Je me souviens avoir eu l'idée que la vie s'éloignait de moi et s'envolait à tire-d'aile sans se retourner, comme on laisse tomber sa robe de chambre par terre avant d'entrer dans le bain. C'était bizarre, mais en même temps, pas tant que ça...

Je remontai alors tranquillement l'escalier. Puis je me laissai choir lourdement sur le divan et repris *Un tueur sous la pluie* là où je l'avais laissé.

Une heure plus tard, quand Ève revint du sous-sol pour m'annoncer qu'il lui fallait d'autres boîtes de carton vides, je la regardai sans rien dire. Je me demandai en fait si ça valait vraiment la peine. Si on ne pouvait pas essayer d'être heureux à Rawdon au lieu de déménager.

Je dis à Ève : « Et si je n'allais pas chercher d'autres boîtes de carton vides ? »

Alors, sans dire un mot, elle partit seule au supermarché.